

Le marcheur solitaire

Je suis assis recroquevillé sous cet arbre. La pluie n'a toujours pas cessé. Je suis transi . Cette eau qui m'a rincé jusqu'aux os m'a donné froid. Maintenant j'attends qu'elle veuille bien s'arrêter. Ce déluge dure depuis plusieurs jours déjà. Les nuages gris sont denses comme à la première goutte . Rien ne semble annoncer une accalmie.

J'ai traversé la lande désertique sous cette pluie. Je m'étais protégé la tête avec une toile épaisse. Mon père me disait de ne pas prendre froid par la tête au risque d'en mourir. Lui est parti par les pieds. Une gangrène l'a emporté en quelques semaines. J'avais douze ans.

Ce tissu épais et gras a tenu une paire d'heures. Une fois saturé l'eau a commencé à le traverser. J'ai continué de marcher. Parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Le paysage de cette région est morne; que de la végétation rabougrie battue par les vents et la pluie. J'attends.

Ma grand-mère me racontait les jours de pluie que c'était le Bon Dieu qui pleurait . Il doit être sacrément triste pour pleurer autant. Il a de quoi être retourné avec tous les malheurs qu'il voit de là haut. Elle me disait qu'il était au Ciel. Petit j'essayais de l'apercevoir entre les nuages. Maintenant je ne regarde plus dans cette direction. Ca fait longtemps que je n'y crois plus.

Mon père quand il est mort, je n'ai pas pleuré. Je n'avais plus de larmes, que de la colère. Il avait fait la guerre pour le Roy et avait décidé que je m'appellerai comme lui, Louis. Sa maigre pension de vétéran il la passait dans la taverne du village. Quand il rentrait enivré et plein de violence , je protégeais ma mère des coups. J'ai souvent serré les dents.

Dans mon pays de Lorraine, il pleut aussi . Plusieurs jours mais jamais autant qu'ici. La couleur chez nous, c'est le gris. Gris du ciel, gris de la terre, gris entre les deux. Alors quand mon père est mort, je suis parti. Il n'y avait plus personne à la maison.

A douze ans, j'étais gaillard. C'est qu'on est bien bâti dans la famille. La peau tannée par le travail et les coups, j'étais prêt à affronter la vie. Je suis parti vers le sud. Il paraît qu'il y fait plus chaud. Ma grand-mère m'expliquait souvent de ne pas faire confiance aux inconnus. Il n'y a que de cela sur la route. Il fallait bien pourtant que je demande mon chemin.

Dans les forêts des Vosges, j'ai rencontré une famille . Ils quittaient la misère du pays pour s'en aller travailler le textile. Dans le Rhône, il y a de belles manufactures. Des mains habiles tissent des fils de soie. Moi j'ai les mains rugueuses du travail des champs. Dans leur carriole nous avons parcouru plusieurs lieues. J'aidais le père à pousser l'attelage lorsque nous prenions la boue. L'effort ne me fait pas peur. Il me rend plus fort chaque jour.

Je n'avais pour seul richesse qu'un sac en cuir. Unique legs de mon père à la fleur de lys. Et dedans pour trésor une chemise, une blague à tabac et une pierre à aiguiser. C'est toujours utile une pierre pour faucher les blés. Pendant plusieurs jours j'ai partagé la vie de ces gens . Ils m'avaient tendu la main et je retrouvais avec eux un sentiment chaleureux que j'avais perdu depuis longtemps.

En deux semaines nous avons dépassé les limites de mon pays. Mon voyage n'était pas le leur. Je ne voulais pas être une charge pour eux. J'ai quitté la famille en Bourgogne en les remerciant de leur bienveillance. Là bas, il y a des vignes et des villages qui paraissent plus radieux que chez nous. Le climat ou la vigne peut-être? J'ai travaillé chez un charron qui avait besoin de main d'œuvre. Rapidement, il m'a trouvé bien mignon. Pas moi. Je ne suis pas resté.

En Bourgogne, il pleut aussi mais on dirait que la pluie d'ici elle préfère te gifler que de te caresser. Alors j'attends sous le couvert de cet arbre. Il me protège un peu. Ses feuilles sont secouées dans tous les sens. La pluie est tenace quand elle a décidé de te mouiller.

J'attends et je pense à ce chemin parcouru depuis quatre ans. Elle était belle la fille de la carriole et moi bien jeune. Qu'est-elle devenue elle aussi ? A-t-elle ses doigts fins mangés par le fil ?

Trop jeune pour marcher seul ! Ai-je le choix ? Je n'aime pas ces groupes qui se déplacent dans la campagne. On ne sait jamais s'ils viennent pour travailler ou commettre un larcin. Mon père les recevait avec des cailloux pour qu'ils s'éloignent. Chez nous il n'y avait que des poules. On les protégeait autant du renard que des ces malandrins. J'ai marché une fois avec trois gars. Ils me disaient qu'ils étaient partis de chez eux car leur famille avait trop de bouches à nourrir. Cette année là, le mauvais temps avait fait pourrir les récoltes sur pieds. Ils étaient bien vaillants et parlaient un patois de chez nous. Dans les champs du Berry, on a fait du bel ouvrage. Les mottes de foin s'élevaient dans les prairies. C'est pratique ces tas d'herbes séchées. Tu dors dedans quand il fait mauvais. Tu dors dessus quand il y a une belle nuit.

Ca n'a pas duré. Ils n'étaient jamais d'accord et voulaient courir les filles de ferme. Le patron n'a pas aimé. Du travail et de la probité qu'il a dit en nous remerciant. Je n'y suis pour rien mais il m'a renvoyé avec les autres. En partant, ils ont volé le patron qui ne voulait plus nous donner notre dû. Ma mère qui avait un peu d'éducation me disait que rien ne justifiait le vol, même pas la faim. Je ne pouvais pas les suivre. Je les ai laissés à un croisement de chemin.

Sous cette pluie j'ai marché tant que je pouvais. Les vêtements tellement mouillés que l'eau qui ruisselait sur mon corps en sortait aux chevilles. Jamais vu ça de ma vie. La pluie te nettoie autant qu'elle te mouille. Je l'ai remarqué d'autres fois. Pas toujours de rivière ou de coin d'eau pour se laver. Une bonne pluie d'été à l'eau tiédie par l'orage te rince tous les coins du corps. Ici c'est une pluie froide pas agréable.

Je voulais voir du pays. Pas aussi loin que mon père qui avait vu les Amériques. J'ai vu des villes et des campagnes. J'ai usé mes galoches dans les chemins. Je les avais pris à mon père. Il n'en avait plus besoin. En marchant j'avais le temps de penser. Oui mais à quoi, quand tu dois regarder où tu mets les pieds et que la fatigue est plus forte que toi .J'ai croisé tant de gens. Parfois c'était la maréchaussée. Du haut de leurs chevaux ils voulaient savoir ce que je faisais par ici. Ils voyaient bien à mes guenilles que j'étais plus à plaindre qu'à surveiller.

J'ai vu beaucoup de misère. Et des choses que mes yeux à peine sortis de l'enfance n'auraient jamais cru voir. Dans les villages, plus de pauvres que de pain à manger. Des petits en haillons qui te tendent la main. Moi je n'ai que mes bras à offrir. Et des anciens qui se traînent avec difficulté pour travailler un lopin de terre qui ne donne rien. Maintenant j'ai la faim qui me tord l'estomac. C'est que je n'ai pas trop mangé depuis quelques jours. Tu peux manger quand tu travailles, mais là je ne fais que marcher. Partout je ne vois que les larmes des mères pour nourrir les petits.

Ma grand-mère qui était croyante me disait de prier. Elle priait souvent et me parlais de paradis. "Dans le malheur, tu peux prier" me disait-elle. "Et les bons jours louer le Seigneur". Elle s'est endormie un soir d'hiver avec son chapelet à la main. J'espère qu'elle a retrouvé le paradis et notre mère aussi. Je ne prie jamais. Je crie souvent de rage et de dépit.

J'ai vu trop de détresse et d'indifférence. Les carrosses et les beaux attelages passant à vive allure dans les chemins alors que le mendiant se résigne à son destin. Les hommes qui travaillent la terre mais qui ne sont pas nourris de leur labeur. J'ai voulu rester celui que ma mère avait vu grandir : Un garçon robuste et sérieux. Mais la vie m'a jeté sur les chemins. Parfois je m'arrête sur un talus et j'observe la campagne. La nature est généreuse alors qu'est-ce qui ne tourne pas rond ?

Sous cet arbre battu par la pluie, je devrais peut-être prier. J'en ai le temps. Toute cette eau que j'ai reçue en marchant, m'a nettoyé. Je suis comme un enfant que l'on aurait aspergé à son baptême. Je ne me souviens plus des prières de ma grand-mère. J'aimais quand elle me parlait de sa Sainte Mère. Notre Père je l'ai oublié. Je suis seul dans ce coin de France et j'ai froid. Peut-être que la prière pourrait me réchauffer le cœur ? L'amour de cette femme me tenait chaud.

Hier dans un village c'était dimanche . La messe a sonné malgré la pluie. Le son de la cloche ne portait pas loin. Un prêtre est sorti de l'église avec quelques habitants. Il s'est approché de moi pour me demander si j'étais un pèlerin. Lui n'avait pas peur de mon allure. Je l'ai remercié et lui ai demandé mon chemin. Il m'a offert un bout de pain, tout ce qu'il pouvait partager. Je voulais connaître le jour.

"Dimanche douze juillet" m'a-t-il dit en me voyant s'éloigner." De l'an de grâce 1789!"